

## ***Com\_post* de S. Barron ou le miroir de la communication**

par **Évelyne ROGUE**

*Philosophe. Chercheur associé au Centre de Philosophie des Activités Artistiques Contemporaines de l'Université de Paris 1*

"La vie d'un artiste est un long et merveilleux suicide", *mutatis mutandis*, cette affirmation d'O. Wilde n'est pas sans nous faire penser à la création *Com\_post* de S. Barron. Si en effet, de l'aveu même de l'artiste "*Com\_post* invite à une libération", est "une apologie du recyclage", "est une poésie visuelle", il est aussi un moyen de nous rappeler à "l'urgence du temps qui passe". Sans être une création triste, ni même sinistre, en dépit du fait que *Com\_post* se situe à la limite du visible, couleur terre des cinq fenêtres interactives sur un fond noir, il n'en renvoie pas moins "à notre obscurité". Il en appelle aussi, en tant que métaphore, à la prise de conscience de "notre propre aliénation face aux machines et aux réseaux". Cette œuvre interactive renvoie aussi et surtout l'homme à sa condition d'être fini. Résonnant en termes pascaliens, nous rappelant la grandeur et la misère de l'homme, elle nous invite à ne pas oublier que tout n'est que vanité, à nous souvenir aussi du caractère nécessairement évanescent de toute chose.

En choisissant non seulement de donner à voir des messages modifiés dans le temps, mais en affirmant aussi que "tout sera dé\_com\_posté. Comme nous !", le *Com\_post* en tant que métaphore de notre propre existence, nous donne à voir ce que nous ne voyons pas, ou ce que nous ne voulons pas voir, à savoir que l'intangible n'existe pas, que l'éternité est une fiction, l'immutabilité une illusion. S. Barron ne se pose certes pas comme le premier artiste à jouer avec la notion de temps dans ces créations. Duchamp avait déjà à son époque eu l'idée d'introduire cette notion dans ces œuvres. En effet, si l'on peut dire que dans *Nu descendant un escalier*, c'est le mouvement dans le temps que décomposait M. Duchamp, dans *Com\_post*, il nous faut dire que c'est la signification dans le temps que décompose S. Barron. Lentement, sûrement, méticuleusement,

le message que l'internaute aura envoyé se verra de semaine en semaine, modifié, un peu plus à chaque fois, jusqu'à ne plus être reconnaissable du tout, au bout de 3 mois. Certes cette création se donne à lire comme un processus, une sorte de dispositif collectif ouvert, une création *in progress* ou *ongoing* comme préfère les nommer Agricola de Cologne, mais il n'en faut pas moins admettre que ce qui, en aval, fait l'œuvre, c'est le programme informatique lui-même ; le dispositif en tant que tel, c'est-à-dire le code, le design de l'interface et un certain art de l'archive aussi et surtout. Envoyé le premier jour le message : "*L'adiophorie est-elle encore possible?*" devient le 84<sup>ème</sup> jour : "L d'iP ihr e T-ElI eN roe Sos be?" Se pose alors la question qui n'est plus seulement celle de la désinformation à l'ère de l'information en temps réel et de la communication par excellence, mais aussi celle de la pensée. Ou pour le dire autrement, que devient la pensée au fil du temps, si c'est en mots que nous pensons ?

Telle une rumeur qui se propage de jours en jours, toujours déformée un peu plus chaque jour, le message d'origine finit par ne plus correspondre à aucune réalité, en tout cas pas à la réalité de départ ! Si communiquer, c'est autant que faire se peut transmettre de l'émetteur au récepteur des messages le moins dégradé possible physiquement et sémiotiquement alors force est de constater que *Com\_post* s'ingénie à donner à voir l'envers de cette communication médiatique encensée par le 21<sup>ème</sup> siècle. Derrière les messages adressés par les internautes, il faut d'ailleurs voir l'invisible, c'est-à-dire non seulement l'écriture de l'algorithme de la programmation, mais aussi le concept l'artiste. Si l'internaute participe à l'œuvre en perpétuelle évolution, en train de naître sous ses yeux, il n'en faut pas moins oublier pas moins que le maître incontesté est et demeure l'artiste, possesseur et/ou auteur de l'idée et du produit, c'est-à-dire de l'application logicielle. Dès lors, on comprend mieux que les messages dé\_com\_postés à des degrés divers et variés, que nous donne à lire la machine à dé\_com\_poster, non pas en adressant tous les 7 jours, à l'internaute qui a participé à l'expérience des courriers électroniques, mais en faisant défiler sous nos yeux d'internaute étonné sur le web les textes qu'elles a mémorisés, dans le silence infini des espaces éternels, sont comme un cri d'alerte destiné à rappeler à chaque internaute que "le temps ne se peut pas saisir en lui-même, [qu'] il ne se montre que nié<sup>1</sup>". Faisant l'éloge de la lenteur, et il est vrai qu'il faut les attendre les messages de *Com\_post*, au point même de ne plus les attendre et, de se laisser surprendre par eux, au siècle de la

vitesse, de l'instantanéité, de la réponse exigée dans son immédiateté, à l'ère du temps réel, l'artiste se conduit comme si le temps, dans sa diachronie, revenait à une éternité manquée, à "l'image mobile de l'éternité immobile" ou de l'Un consommé. En cela l'artiste invite, tout individu, en tant que citoyen responsable à réfléchir à la notion de temps réel, sinon à reposer la question de l'instant réel, de la téléaction, instantanée.

Il donne à expérimenter une création qui tel un écho résonne de toute la force du poète qui exhortait le temps à suspendre son vol. C'est le vœu du poète, nous dit Alain, mais qui se détruit par la contradiction si l'on demande "combien de temps le temps va-t-il suspendre son vol"<sup>2</sup>. Ce qui se comprend d'autant mieux que l'on sait que "le temps est [non seulement] ce qui se fait, [mais aussi] ce qui fait que tout se fait"<sup>3</sup>. Si P. Morand écrivait en 1937 : "la vitesse tue la couleur : le gyroscope quand il tourne vite fait du gris", il nous faut écrire aujourd'hui, que la phrase que je prononce dans le présent est faite de mots déjà passés ; elle ne prend son sens par les phrases qui l'ont précédée, de telle sorte qu'il devient impossible de tracer une ligne de démarcation nette entre le passé et le présent, ni, par voie de conséquence entre la mémoire et la conscience. Ligne de démarcation brouillée par la machine à dé\_com\_poster qui fait apparaître à quel point non seulement le temps, que personne n'est capable de définir, dès lors qu'on le lui demande, ne cesse de hanter notre existence, mais fait apparaître aussi qu'avec le temps, et par le temps, le sens apparaît, disparaît, réapparaît, toujours même et autre, identique et différent, dépassé et conservé sous une forme renouvelée.

Marchant sur les trace de J. -L. Borgès, S. Barron nous invite à ne pas oublier que "notre destin est effrayant parce qu'il est irréversible, parce qu'il est de feu. Le temps est la substance dont je suis fait. Le temps est un fleuve qui m'entraîne, mais je suis le temps ; c'est le feu qui me consume mais je suis le feu". Ainsi, si cette création veut faire "l'éloge du quotidien, du geste individuel et relié au collectif", ce n'est pas dans une perspective technophobique, mais comme l'artiste le dit lui-même, dans celle d'une "sublimation des nouvelles technologies", invitant chaque homme, tout homme, tout citoyen aussi à une prise de conscience de sa responsabilité face au monde. Rappelant que le monde n'est rien d'autre que ce que nous en faisons, S. Barron en appelle à une prise de conscience de la responsabilité individuelle et collective, non sans rappeler, à sa manière, ces mots prononcés par Zozime à sa mère : "Chacun de nous est coupable devant tous et partout, et moi

plus que tous les autres"<sup>4</sup>, C'est cependant moins en termes de culpabilité que de responsabilité qu'il nous faut comprendre le travail de S. Barron. Toutes ces créations depuis *Le bleu du ciel*, *A perte d'entendre*, *Le pouvoir des fleurs*, *Ozone*, *o-o-o* jusqu'à *Contact* visent à rappeler à l'individu en tant que sujet, qu'il est un être responsable pour autrui ; ou pour le dire autrement qu'il est un être responsable de la responsabilité des autres. Ainsi, dans la perspective technoromantique, qui est celle de S. Barron, se savoir et se reconnaître homme, "citoyen du monde" aussi, c'est être conscient de la responsabilité qui est la sienne en tant qu'individu.

C'est bien à cette responsabilité individuelle et collective qu'en appelle l'artiste, rappelant aussi que "la désinformation doit nous enseigner à reprendre notre faculté de juger, à développer notre conscience et notre responsabilité", reprenant par là même aussi à son compte la formule kantienne "Sapere Aude" ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Courage de penser par soi-même, de penser le monde, de penser sa vie aussi. Courage d'assumer ses responsabilités *hic et nunc*, sachant que chacun de mes actes entraîne des conséquences pour l'humanité tout entière; courage aussi de se libérer du prêt-à-penser, des tuteurs, courage enfin de sortir la condition de minorité dans laquelle chacun est plongé depuis l'enfance pour enfin devenir un être majeur. Le citoyen responsable, au sens fort du terme, doit se sentir responsable *hic et nunc* de lui et des autres, mais aussi en tout lieu et en tout temps vis-à-vis des générations futures. Entre un impératif catégorique kantien spatio-temporel déterminé qui exhorte à ne jamais traiter autrui comme un moyen mais seulement comme une fin en soi<sup>5</sup>, et un impératif catégorique jonassien spatio-temporel indéterminé qui exhorte à faire en sorte que la vie soit toujours possible sur terre pour les générations futures<sup>6</sup> ; l'être responsable pour S. Barron n'a d'autre solution que de se libérer des préjugés, se débarrasser de ses illusions aussi, non seulement pour penser en se mettant à la place de tout autre, mais aussi pour investir un lieu utopique, voire atopique.

L'artiste, en faisant participer le public à l'œuvre en perpétuel devenir, invite à faire l'expérience d'une esthétique de l'interactivité dévoilante certes au sens où il se propose de donner à voir l'invisible, à sonder en quelque sorte les mystères des profondeurs abyssales de l'imperceptible, mais surtout il invite l'internaute à faire sa propre expérience du dévoilement. Il propose, *in fine*, à chacun de dévoiler, de se dévoiler par l'intermédiaire d'une réflexion sur soi, dont le "Connais-toi toi-

même", détourné par la machine à dé\_com\_poster, résonne encore et toujours, tel un écho en tout point du réseau.

Paris, le 26 août 2003

© artcogitans.com. Tous droits réservés.

---

<sup>1</sup> Alain, Eléments de philosophie, Gallimard, 1941, Livre I, Chap. XVII, note p. 80.

<sup>2</sup> Alain, Idem.

<sup>3</sup> H. Bergson, La pensée et le mouvant, P.U.F., Paris, 4<sup>ème</sup> éd., 1984, "Introduction".

<sup>4</sup> Dostoïevsky, Les Frères Karamazov.

<sup>5</sup> "Des êtes raisonnables sont tous sujets de la loi selon laquelle chacun d'eux ne doit jamais se traiter soi-même et traiter tous les autres simplement comme des moyens, mais toujours en même temps comme des fins en soi". E. Kant, Fondements de la métaphysique des Mœurs, NRF Gallimard, La Pléiade, Paris, 1985, p.300.

<sup>6</sup> "Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre", H. Jonas, Le principe de responsabilité, Les Editions du Cerf, Coll. "Passages", Paris, 1997, trad. frise 1990. Edition originale Insel Verlag, Frankfurt a. M., 1979, Das Princip Verantwortung, p. 30.